

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



D'ambre et d'ombre

Yolande Villemaire

Numéro 92, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37881ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villemaire, Y. (1998). D'ambre et d'ombre. *Lettres québécoises*, (92), 7–9.

D'ambre et d'ombre

Et je ne pouvais pas penser à une rencontre fortuite ; je savais au contraire que tout ce que j'avais lu avait été écrit pour moi, non pour d'autres.

Pétrarque, *L'ascension du mont Ventoux*

Totem

À quatre pattes dans la rivière, la petite ourse essaie d'attraper un flocon de mica qui tourbillonne, ambre, dans l'eau peu profonde. Ses ancêtres s'arrêtaient sur cette pointe de sable à chacune de leurs remontées de la rivière : ils venaient par la Diable, à la fin de chaque été, depuis leur campement du Géant Endormi, ces montagnes qui forment le profil d'un homme étendu sur le dos tout au bout du lac Tremblant. Je me redresse, le totem de l'ourse surgissant dans mon ombre.

Le Red River Saloon

Quand je descends à l'auberge de la Vallée de la Rouge, un soir de l'été de 1998, je ne sais pas encore que c'est ici, à La Conception, dans les Hautes-Laurentides, que je vais écrire l'essentiel de *La femme de sel*. C'est une histoire à laquelle je travaille depuis une éternité mais j'ai enfin vu une constellation se dessiner parmi la myriade des noms et entendu des sons se détacher du magma en feu de mon imagination. Le synopsis est terminé, j'ai même reçu la bourse Yves-Thériault de Radio-Canada pour ce synopsis au printemps, mais j'ai différé l'écriture des dialogues, résolue à prendre de vraies vacances.

Je n'ai emporté qu'un petit havresac, mes vêtements de randonnée en nylon super léger, *The Favorite Game*, de Leonard Cohen, et quelques feuillets détachés d'un carnet que je trouvais trop encombrant. J'écrirai l'apparition de l'ange de Kobol dès l'aube brumeuse du lendemain puis les autres séquences, en désordre, au cours des jours suivants, à l'endos de brochures touristiques et d'un plan du sentier de randonnée pédestre La Conception-Labelle puis, à bout de papier, dans les marges du premier roman de Cohen, jusqu'à ce que je trouve enfin, au village voisin, six petits cahiers roses que je couvrirai de mes hiéroglyphes. Pendant plusieurs jours, j'entends des voix on dirait, comme lorsqu'on s'endort, enfant, pendant que des adultes parlent à l'autre bout de la maison et qu'on essaie de saisir ce qu'ils disent. Je marche dans le rang des Vents au rythme de l'accent cajun de Joe Snoe, je nage dans la rivière Rouge avec, dans l'oreille, le français pointu de Marcel Duchamp déguisé en Rose Sélavy, je contemple un coucher de soleil au-dessus d'une colline couverte de verges d'or et je saisis, dans le croisement de corbeaux qui prennent leur lourd envol, un fragment de conversation entre mon héroïne et ce Québécois à l'accent si prononcé.

La musique western monte jusqu'à ma chambre de la Vallée de la Rouge tandis que j'écris la séquence entre Iris Khatchatourian et le



maquignon. La pleine lune du mois d'août baigne la campagne. Je finis par descendre boire un verre au bar de l'hôtel, attirée par la musique. Je me retrouve dans un saloon rempli de cowboys et de cowgirls en chapeau qui font claquer les talons de leurs bottes en dansant. Un malarbar en grande conversation avec la barmaid arbore un t-shirt aux couleurs du *Red River Saloon*. Pendant une fraction de seconde, je ne sais plus où je suis : ce n'est pourtant pas Salt Lake City en 1927 comme dans ma radiofiction, mais dans quel couloir du temps et de l'espace me suis-je donc égarée ?

Le souffle du feu

Dans une version antérieure de *La femme de sel*, le « work in progress » *Rose Sélavy, New York, 1921*, créé en anglais à New York en 1985, présenté à Edmonton deux ans plus tard puis, dans une version considérablement remaniée, à San Diego en 1988, Iris Khatchatourian finissait par mettre le feu et par brûler elle-même dans le brasier.

Dix ans plus tard, mon personnage ne s'offre plus en holocauste : elle allume toujours l'incendie mais, tandis que la grange s'embrase, elle s'éloigne dans la nuit de Salt Lake City et se retourne vers le feu sans être transformée en statue de sel. Elle refuse de se dissoudre dans le Grand Lac Salé de ses larmes, se dissocie enfin de l'âme collective mormone et libère son individualité du carcan dans lequel elle étouffait.

Avril 1998 : 26^e rencontre québécoise internationale des écrivains à Mont-Rolland sur le thème « Écriture, identités et cultures ». Alors que les débats commencent à s'envenimer, le poète Paol Keineg nous lit un texte qui coule de source intitulé « C'est fatigant d'être breton ». Ce soir-là, je fais une bonne flambée dans la cheminée de ma chambre rustique et je m'endors dans le souffle des flammes. Ma « fatigue-culturelle-du-Canada-français » s'évanouit dans les craquements et les crépitements universels du feu.

Le schéma de la communication

Dans la boîte noire du local de théâtre au cégep André-Laurendeau, j'explique le « schéma de la communication » de Roman Jakobson à mes élèves. On analyse ensuite le discours de Martin Luther King prononcé à Washington le 28 août 1963 : « C'est avec cette foi que nous

arracherons à la montagne du désespoir la pierre de fondation de l'espoir. » C'était le jour de mes douze ans et je n'ai pas entendu le célèbre « I have a dream » : je devais être penchée sur mon journal intime. Ma mère m'avait offert, l'année précédente, un agenda qui se fermait avec une petite clé en or en me disant : « Tiens, tu vas pouvoir écrire tous tes secrets »; et depuis, je tenais méticuleusement mon journal, à l'afût de tous les secrets. Vingt-cinq ans plus tard, dans un ashram, je retrouve, troublée, la mémoire d'une vie d'esclave dans les champs de coton de Louisiane. Mais ça, je n'en parlerai pas à mes élèves : c'est en dehors du schéma de la communication.

La transmission

On parle à bâtons rompus depuis dix minutes et je me rends compte tout à coup que ton épaule reste en contact avec la mienne comme si nous étions de vieux amis. Tu dessines sur la

table les mouvements complexes de ton destin. Et soudain, à quelque chose que je viens de dire, tu répliques en te tournant légèrement vers moi et je reçois ton âme en plein cœur. C'est un peu les mots sans doute mais le ton surtout, la force de l'assertion,

le mouvement du torse, la lumière du regard. En sanscrit, il y a un mot pour ça : *darshan*. On dit qu'on reçoit le *darshan* de quelqu'un quand on baigne dans son absolue présence. Je saisis une telle amplitude de fréquences que la résonance magnétique de ton esprit fait *shifter* toutes mes données. Ma structure mentale se cristallise en une nouvelle forme, beaucoup plus fine, plus rapide, surcodée, que je mets des heures à assimiler. Quand je recommence à parler, ma carte du réel inclut désormais une qualité de silence plus profonde, d'une *inquiétante étrangeté* que je me mets à entendre et à faire entendre.

Les oracles

Quand je me réveille au milieu de la nuit, ce qui m'arrive de plus en plus souvent, j'écris à la chandelle ; la faible lumière ambre ne me réveille pas tout à fait et je sais que dans vingt minutes ou dans deux heures je vais pouvoir me rendormir et retourner à mes rêves. Une nuit, tandis que je me rendors, *la rose des temps* s'épanouit au-dessus de ma tête et une rivière d'images claires me traverse le cortex. Une autre nuit, notre ancêtre le singe m'apparaît dans la maison du rêve, hologramme tremblant de lumière. Il se tient debout comme un *homo sapiens* et tourne la tête vers un rai de lumière verte qu'il m'enseigne à diriger pour révéler des corps prostrés dans le noir.

Je bois une infusion de gingembre au miel pour chasser l'ombre dévorante de Saturne, vieil escogriffe du temps sous le signe duquel je suis née. Il décampe, hirsute, les yeux rouges comme des rayons laser, dans les images hypnagogiques des *grands soirs d'orage* de l'insomnie.

Je vais récupérer mon livre à pas de loup dans la maison silencieuse et je retrouve avec plaisir Morag Gunn dans *Les oracles*, de Margaret Laurence. Morag est une femme de mon âge, écrivaine elle aussi. Je souris quand je lis sa description hilarante de l'admirable pionnière Catherine Parr Trail, auteure d'un livre sur la vie des premiers colons canadiens, mère d'une ribambelle d'enfants, championne des confitures et du jardin potager bien entretenu alors que Morag, elle, en est à sa quatrième tasse de café et d'appréhension.

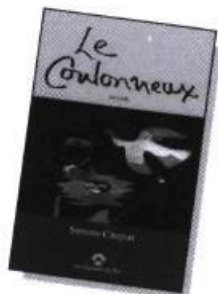
Je ne connaissais Margaret Laurence que de nom quand, après avoir vu un bout de film d'archives par hasard à la télé, j'ai été fascinée par son air bougon de vieille Inuite, ses cheveux raides, ses grosses lunettes. J'ai cru qu'elle venait de s'éteindre pour apprendre, sur Internet, qu'elle était morte depuis le 5 janvier 1987 et qu'on pouvait visiter sa maison natale à Neepawa au Manitoba. Des *Oracles*, je suis allée au *Dieu farceur*, un roman antérieur, dans lequel j'ai retrouvé avec plaisir la Manawaka fictive des *Oracles* et ses Métis Tonnerre, pour remonter ensuite jusqu'à *l'Ange de pierre*. La même métaphore égyptienne s'y insinue en douce, la même onomastique biblique aussi, disséminant ses signes dans le courant celtique que charrie le « cycle de Manawaka » : un livre, *Clans et tartans d'Écosse*, appartenant à la grand-mère MacLeod d'*Un oiseau dans la maison*, sera récupéré par le guenillou qui a élevé Morag Dhu, Morag la Noire, on entend des *pibroch* joués à la cornemuse, des chansons irlandaises. Cela se réverbère d'un roman à l'autre et j'ai le sentiment de vivre autrefois dans une petite ville des



LA MOISSON 1998

Le Coulonneux

Simone CHAPUT
roman - 19,95 \$



Soul pleureur

Louise FISET
poésie - 9,95 \$

La vie quotidienne et autres champs de mines

Bertrand NAYET
nouvelles - 14,95 \$



LES ÉDITIONS DU BLÉ

C.P. 31 • Saint-Boniface (Manitoba) R2H 3B4
Tél.: (204) 237-8200 • Fax: (204) 233-8182

Distribution en librairie : Diffusion Prologue – 1 800 363-2864

Prairies, d'être assise parmi la congrégation au Tabernacle au moment où Rachel Cameron se met à parler en langues et sa glossolalie profane me va droit au cœur.

J'ai réussi à mettre la main sur une étude datant de 1969 dans laquelle on parle des premières œuvres de Margaret Laurence que je cherche toujours : un récit de voyage en Somalie, des nouvelles « africaines », une étude des légendes nigériennes qu'elle a archivées elle-même, son premier roman, *This Side Jordan*, publié en 1960. J'ai trouvé une copie de *The Fire Dweller's*, que j'ai hâte de lire. Je circule dans le labyrinthe des lectures comme un derviche tourneur dans ses spirales, dansant la danse de mon prochain roman.

Bibliographie

- Meurtres à blanc*, roman, Montréal, Guérin, 1974, 164 p.; TYPO, 1985, 124 p.
Machine-à-elle, poésie, Montréal, Les Herbes rouges, 1974, s.p.
Que du stage blood, récit, Montréal, Cul Q, 1977, 44 p.
Terre de mue, poésie, Montréal, Cul Q, 1978, s.p.
La vie en prose, roman, Montréal, Les Herbes rouges, 1980, 262 p.; TYPO, 1984, 372 p.
Du côté biéroglyphe de ce qu'on appelle le réel, proses, Montréal, Les Herbes rouges, 1982, 74 p.
Ange Amazone, roman, Montréal, Les Herbes rouges, 1982, 100 p.
Adrénaline, poésie et prose (1973-1982), Saint-Lambert, le Noroît, 1982, 172 p.
Belles de nuit, pièces radiophoniques, Montréal, Les Herbes rouges, 1983, 152 p.
Les coïncidences terrestres, poésie, Montréal, La Pleine Lune, 1983, 34 p.

Jeunes femmes rouges toujours plus belles, poésie, Montréal, Lèvres urbaines n° 8, 1984, 24 p.

La constellation du Cygne, roman, Montréal, La Pleine Lune, 1985, 180 p.

Quartz et mica, poésie, Trois-Rivières/Pantin, Écrits des Forges/Le Castor astral, 1985, 54 p.

Quartz and Mica, poésie, traduction de Judith Cowan, Montréal, Guernica Press, 1988, 50 p.

Vava, roman, Montréal, l'Hexagone, 1989, 708 p.

Amazon Angel, roman, traduction de Gérald Leblanc, Montréal, Guernica Press, 1993

La lune indienne, poésie, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 70 p.

Le dieu dansant, roman, Montréal, l'Hexagone, 1995, 228 p.

La montée des Anges, poésie, édition sonore, Montréal, Lèvres urbaines, 1995.

Les murs de brouillard, poésie, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 52 p.

Céleste tristesse, fragments, Montréal, l'Hexagone, coll. « La rose des temps », 1997, 122 p.

Études et entretiens

Janet M. Paterson, « Le postmoderne au féminin : *La vie en prose* », *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 83-94.

Anne de Vaucher Gravili, « Les dimensions du rose », *L'écriture féminine au Québec. Entretiens avec Marie-Claire Blais, Francine Noël, Yolande Villemaire*, Venise, Supernova, 1995, p. 51-82.

Voix et Images, *littérature québécoise*, « Yolande Villemaire : inspirer l'Amérique », n° 33, printemps 1986, p. 384-462.

Royer, Jean, « La vie en prose », *Écrivains contemporains 3* (1980-1983), Montréal, l'Hexagone, 1985, p. 170-180.

INÉDIT
Yolande Villemaire

Une langue *full* québécoise¹



JE PARLE UNE VERSION QUÉBÉCOISE du français international, un français métissé, contemporain, urbain, un français qui bat au rythme du monde. Je parle la langue qui m'a été transmise par Évangéline Larose et Normand Villemaire. Une langue venue du lac aux Écorces et de Saint-Augustin, comté agricole de Deux-Montagnes. Je parle une langue toute *déwrenchéée* entre les anglicismes de chantier de construction de mon père et le bon parler français de ma mère. Je parle *full* québécois au galop d'un *joual pas barré* dans lequel on entend encore la clameur des langues rouges disparues de ce territoire depuis la fondation de la Nouvelle-France. Je parle une langue voyageuse qui active le résonateur du cœur, une langue bien réelle, une langue qui

peut nous faire *filer rejet* des fois, mais comme le disait si bien le poète Gaston Miron, c'est « ma langue à moi, ma langue à nous ».

Je parle et j'écris par oreille une langue mouvante dans laquelle murmure une polyphonie de voix : les chansons à répondre de mon enfance, l'écho du *cyberspace* et le son du Soi.

1. Billet d'auteur diffusé à l'émission *Bouche à oreille*, Société Radio-Canada, le dimanche 2 novembre 1997.